

Quoi de particulier, mon général ?

C'est toujours un régal d'écouter ou de lire le général Nezzar. Un régal, non pas au sens épicurien du terme, loin s'en faut. Il procure plutôt un certain plaisir intellectuel, un picotement des synapses, semblable à celui que doivent ressentir les praticiens des joutes oratoires traditionnelles agiles à précéder les circonlocutions de l'adversaire. Comme eux, et sans doute par choix esthétique, le général Nezzar excelle dans l'art d'exprimer clairement le contraire de ce qu'il dit. C'est plutôt une qualité. Une qualité de publiciste. Sans ses affirmations franches et massives, qui laissent, derrière le granit de leur armature, toujours planer un léger doute, surager une poussière qui met l'engrenage en danger, nous mourrions bêtes, ce qui est encore plus fâcheux que la moyenne des morts.

En communicateur émérite par ses silences et ses non-dits plus que par ses paroles acérées comme une lame de baïonnette, le général Nezzar fait avancer la connaissance de l'étape douloureuse que n'en finit pas de traverser l'Algérie puis et mieux que les rugueuses et péremptories analyses de ses spin-doctors et de beaucoup d'hommes de plume et d'épée qui forment les cercles concentriques de ses obligés ou ex-obligés. La durée de vie d'un obligé dans les sables mouvants de la politique de notre pays est, on le sait, singulièrement brève. On a vu comment tous les ex-obligés des adversaires d'Abdelaziz Bouteflika se sont mis, au lendemain du 8 avril, à jouer des coudes, la tête basse, pour gagner du champ dans la file d'attente des futurs obligés. Mais c'est une autre histoire.

À trop réduire tout à des choix tranchés, à opposer des questions fermées à des réponses ouvertes (cette inversion est le must de la communication, ce qu'il a l'air d'atteindre d'instinct) à tout compartimenter dans les cases binaires du manichéisme, le général Nezzar nous offre des gisements précieux de commentaires, de probabilités qui, à défaut de nous livrer une vérité (toute la vérité ?), nous aident à nous en approcher. L'interview qu'il a accordée à RFI (Radio France Internationale), dont des extraits ont été publiés par les confrères de la

presse algéroise, est un chef-d'œuvre du genre. Lisons voir !

L'interviewer de RFI pose la question : c'est vous, en tant que ministre de la Défense, qui aviez arrêté le processus électoral. Douze ans après, vous auriez refait la même chose après tout le sang versé, on parle de 200 000 morts ?

Le général Nezzar répond : « Ce chiffre est inexact, il faut descendre d'un tiers. Mais cela fait quand même beaucoup de morts. Aujourd'hui dans la même situation ? J'aurais fait la même chose, sans aucun état d'âme parce que sans cela, ça aurait été la régression totale du pays ».

Commentaire : le général admet sec qu'il a arrêté le processus électoral. Mieux : il aurait fait la même chose encore aujourd'hui. Heureusement, pardi !

Ça nous permet de comprendre définitivement que l'arrêt du processus électoral de 1992 et la démission de Chadli ne sont pas la conséquence de la réaction de la société civile — ou d'une attente de cette dernière — mais le fait d'un chef militaire pénétré du messianisme qui enjoint de sauver son pays de la régression. Les démocrates qui ont ou donnent l'impression d'avoir, pendant ces douze dernières années, inlassablement combattu pour faire monter ce peuple menacé par l'obscurantisme dans l'arche de Noé de la modernité, apprécieront la personnalité. Leurs sacrifices à eux ? Bof ... L'enjeu est ailleurs, mon cher. Encore une fois, tu ne piges rien à la complexité des complexes. Un coup d'œil dans le rétroviseur et ils se (re) voient en bras séculier d'un chef porté par la mystique du redressement qui est, depuis la nuit des temps, l'aiguillon des naufrageurs. Le général Nezzar réduit à la louche d'un bon tiers le chiffre de 200 000 morts, généralement admis. La désinvolture avec laquelle il traite le bilan (« il faut descendre d'un tiers ») montre à l'évidence que sa méthode de comptage est empirique. Il aurait pu aussi bien dire : « Montez-moi ça de deux tiers » ou « Coupez-moi cette poire en deux ». Admettons cependant que le bilan est de 200 000 morts moins un tiers. Le général Nezzar ne peut pas ne pas admettre que c'est déjà trop. Il dit : « Mais cela fait

quand même beaucoup de morts » et un lecteur que le général Nezzar aide à ne pas mourir bête s'accroche d'abord au renversant « quand même » qui laisse croire que si le bilan tragique était de 200 000 les tiers compris, on n'aurait pas eu droit au « quand même ». On subodore que le seuil pour supprimer le « quand même » de réserve est 200 000 morts. Aux deux tiers de ce seuil, ça ne fait pas beaucoup de morts, beaucoup trop de morts mais seulement « quand même beaucoup de morts ». On voit bien qu'avec une remarquable économie de mots, le général Nezzar nous dit beaucoup de choses « quand même ».

Dans cette première réponse aux significations prolixes, la seule chose qui manque, cruellement, c'est la définition de la régression que l'arrêt du processus électoral par le général Nezzar a épargnée à l'Algérie.

Ce n'est bien sûr pas une régression le spectacle de ces islamistes ostensibles, voire ostentatoires, qui se baladent dans les ministères les plus importants du pays. Ça n'en n'est pas plus que Djiballah et ses ouailles, qui ne représentent rien, mais qui ont visiblement assez de puissance de feu médiatique pour peser comme un poids mort dans le débat sur les très relatives avancées dans le lifting du code de la famille. Ces islamistes qui se targuent urbi et orbi d'avoir purifié le pays en massacrant tout ce qui bouge et qui, par décret semi-divin, jouissent de la liberté en narguant leurs victimes outre-tombe, ce n'est point de la régression.

Ce que nous devons probablement comprendre et qui n'est pas explicite dans les propos du général Nezzar, c'est cela : l'arrêt du processus électoral, lu à partir d'aujourd'hui évidemment, donc avec l'aisance de ceux qui ont les résultats des courses sous les yeux, ne posait pas la question de savoir si le « janvierisme » empêchait la régression de l'Algérie. Non. La question devait être libellée ainsi : la régression empêchée par l'arrêt du processus électoral est-elle consubstantielle aux islamistes du FIS ou aux islamistes tout court ? Je ne sais si une régression en vaut une autre mais la régression que nous vivons avec les islamistes hors FIS,

c'est pas mal gratiné non plus.

Cela dit, ce qui est discuté ici parce que la parole d'un homme public comme le général Nezzar a pour vocation d'être discutée, ce n'est pas la nécessité politique de l'arrêt du processus électoral, mais la lecture qu'en propose le général Nezzar, qui accorde sans état d'âme l'omnipotence de l'armée, déniait toute existence à la société civile ou, à tout le moins, à cette majorité d'Algériens qui n'a pas voté FIS.

Le journaliste de RFI poursuit : six mois plus tard, le président (du HCE) Mohamed Boudiaf est assassiné. Qui en a été l'auteur : un islamiste infiltré dans l'armée ou les faucons de votre armée ?

Le général Nezzar répond : Je ne sais pas qui on pourrait appeler « faucons » mais alors, il n'y aurait pas plus faucon que moi (rires)...

Commentaire : le rire est le propre de l'homme et il joue aussi le rôle de lubrifiant pour faire passer la pilule.

Le journaliste interroge à brûle-pourpoint : qui a assassiné Boudiaf ?

Réponse : un militaire qui est toujours en prison.

La réponse ne suffisait pas, le journaliste complète la question : manipulé par qui ?

La réponse est sidérante : jusqu'à présent, il ne parle pas. Pour moi, à 99%, il a été manipulé par les islamistes. Tôt ou tard, il parlera.

Commentaire : Nous ne ferons pas l'affront au général Nezzar de lui faire observer qu'en la matière, on sait ou ne sait pas. Il doit sûrement savoir qu'on sait ou on ne sait pas. Mais admettons que Boumârafi « a été manipulé à 99% par les islamistes ». Il l'aurait été par qui d'autre à 1% ? Le diable aimant se nicher dans les détails, il peut parfaitement être dans ce pourcentage insignifiant. D'autres questions et d'autres réponses ont été échangées. On peut continuer à l'envi à voir ce qu'il y a sous les pierres du chemin. Quoi qu'il en soit, il faut savoir gré au général Nezzar de communiquer. Il le fait, à sa manière, depuis quasiment octobre 1988, dont l'anniversaire dans deux jours passera aussi inaperçu que d'habitude. Il le fait et assume. Les morts de 1998 : pas possible de faire



Par Arezki Metref
arezkimetref@yahoo.fr

autrement ! Mais, dans son premier livre, le général écrivain accréditait définitivement ce que tout le monde susurrerait : octobre est un montage, qui a mal tourné. Puis, pendant quelques années, le général Nezzar a été élevé, à son corps d'armée défendant, à la charge de gourou pour les orphelins de berger. Il reste, de cette période, des accents qui auraient été sublimes s'ils n'avaient été ternis par le désaveu. L'histoire de « canasson » montrait que le général Nezzar était un peu l'artiste de l'armée si je puis dire, l'homme qui s'est donné la liberté de sortir sa parole du rang. Mais, hélas, trois fois hélas ! Il a dû revenir au pas.

En ne disant rien de particulier, le général Nezzar ouvre des pistes insoupçonnables à la vérité.

P.S. de là-bas : Bush-Kerry, match nul. Vraiment nul. Surtout côté Bush. J'ai été, en revanche, intéressé et intrigué par une information publiée par *Le Figaro* (du 30 septembre) sur cet Algérien qui a essayé de détourner un avion en Norvège à l'aide d'un couteau. Je n'en sais pas plus mais dis donc...

P.S. d'ici : Beaucoup de copains, qui ont lu cette chronique avant qu'elle paraisse, m'ont prévenu qu'il peut m'en coûter d'interpeller le général Nezzar en personne. Quelqu'un m'a même rappelé que mon confrère SAS y a gagné un œil au beurre noir et, peut-être, quelques procès. Si on ne peut plus rien dire !

A.M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr



QUI SE SOUVIENT DE LA RUE BOUZRINA ?

«Bruxelles tient à rassurer les Algériens. La forte délégation belge conduite par le prince Philippe et qui arrive ce dimanche à Alger ne compte pas dans ses rangs...»

...des entraîneurs de foot !

Le policier a l'air jeune. 24 ou 26 ans tout au plus. Il porte bien l'habit. La chemise bleue est repassée de près. Le pantalon ne tirebouchonne pas et ne laisse pas non plus voir les chaussettes. Les gants sont d'un blanc à faire pâlir d'envie tout publicitaire spécialisé dans les détergents. Le port est altier. Pas une goutte de sueur malgré la canicule en ce début de mois d'octobre. Une voiture de police, avec à son bord un officier étoilé, passe à hauteur de l'homme en faction. Il se raidit un peu plus, se met presque au garde-à-vous devant ses supérieurs qui vérifient que le dispositif de jalonnement est bien en place. La voiture s'éloigne. Le policier de faction ne se relâche pas pour autant. A peine un léger signe de détente perceptible pour des yeux avertis à une jambe qui s'est avancée de quelques centimètres, sortant ainsi de l'alignement réglementaire. Soudain, c'est l'agitation dans le périmètre que surveille notre homme. Des sirènes. Et le vrombissement de motos. Le cortège arrive. Et notre policier est raide comme un piquet. La

limousine présidentielle aux vitres fumées et qui transporte à son bord Khatami, le président iranien, avance sans bruit, juste dans un chuintement. Et comme tous ses collègues plantés sur le parcours du cortège, notre jeune policier, à l'air si jeune, 24 ou 26 ans tout au plus, à la chemise bleue impeccablement repassée, au pantalon qui ne tirebouchonne pas et ne laisse pas non plus voir les chaussettes, aux gants tellement blancs qu'ils feraient pâlir d'envie un publicitaire en marques de lessive, ce policier salue. Un geste lent. Un geste qui m'a semblé durer une éternité. Un geste presque douloureux. Voilà que c'est à moi, coïncé dans ma voiture comme des milliers d'Algérois par le passage de Khatami, que la canicule semble jouer un tour. Voilà à présent que je m'imagine que ce policier peine à saluer un président iranien dont le pays a encouragé et aidé les assassins de la rue Bouzrina. C'est impossible ! Ce policier est trop jeune pour se rappeler que six de ses collègues ont été assassinés par les frères des frères ayatollah. D'ailleurs, en ce jour où se déroule un tapis rouge sang sous les pas de Khatami, qui se souvient encore des policiers de la rue Bouzrina ? Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.